

La Première Robe Longue

(Monologue)

VOUS ne me reconnaissez pas, j'en suis certaine, messieurs et mesdames... C'est pourtant moi, oui, c'est bien moi, Georgette...

Savez-vous pourquoi vous ne me reconnaissez pas? pourquoi je vous paraîs grande et changée?...

Vous l'ignorez?... C'est impossible ; vous fermez donc exprès les yeux?...

Pas de réponse?... Donnez-vous votre langue au chat?... Oui!... Alors, je vais vous le dire...

(Appuyant sur chaque mot.) C'est parce que j'ai une robe longue...

Ah!... c'est vrai! dites-vous... Eh bien! avais-je raison quand je disais que vous aviez les yeux dans vos poches?... Je vois pourtant, parmi vous, des messieurs avec de superbes lorgnons. A quoi donc leur servent-ils?...

Oui, je porte des robes longues depuis huit jours... et, maintenant, j'en suis bien aise... Regardez combien c'est gracieux, élégant!... commode. (Elle fait traîner sa robe.)—(A part.) Aujourd'hui, je dis commode; mais, il y a huit jours, je n'aurais pas tenu le même langage; c'est qu'il faut prendre l'habitude. Le premier jour, c'était terrible; je vais vous dire tous les désagréments que j'ai eus...

C'était dimanche dernier. Je venais d'avoir treize ans, et maman, trouvant que j'avais l'air d'une grande perche avec mes jambes à l'air, me fit venir, du Louvre, un costume de popeline d'un bleu superbe, avec une jupe longue... presque à traîne... J'étais folle de joie!...

Je me levai dès cinq heures pour revêtir plus tôt ce que je considérais comme l'apanage des vraies jeunes filles. Une fois habillée, je descendis à la cuisine, afin de faire admirer à Agathe le bon effet de mon

nouveau costume; elle me reçut très mal en me voyant marcher dans la poussière, car elle était en train de balayer, et, naturellement, je n'avais pas relevé ma jupe.

Imitant Agathe.

—Eh ben! mamzelle, me dit-elle, vot' robe sera propre longtemps, si vous la traînez ainsi partout: si j'avais su, je n'aurais pas pris la peine de balayer; vous auriez fait mon ouvrage sans vous en douter.

Je remontai vite, peu contente du sot compliment de la bonne.

Je m'installai dans un fauteuil; l'effet que produisit, dans cette position, l'ampleur de ma robe, me consola de mon premier échec; j'attendis avec assez de patience l'arrivée de mon frère et de ma petite soeur dans la salle à manger. Dès qu'ils furent là, je me levai, marchant majestueusement de long en large. Jean, en voulant m'embrasser, posa ses deux pieds sur ma traîne; furieuse, je tirai brusquement l'étoffe, et j'envoyai le pauvre garçon rouler à l'autre bout de la pièce. Madeleine vint à son tour, et, un peu par taquinerie, essaya d'en faire autant; impatientée, je lui donnai une claque qui lui fit pousser les hauts cris; maman et papa descendirent en entendant tout ce tapage, et me grondèrent très fort.

La journée continua mal; on fit une partie de bateau sans moi, ne me trouvant pas assez lesté pour affronter les dangers de la rivière dans mon nouvel accoutrement.

Au retour, mon frère et mes soeurs firent la cueillette des cerises, et je dus m'abstenir de grimper avec eux sur les arbres, comme j'avais l'habitude de le faire.